



CLASSIQUES
GARNIER

Édition scientifique, « A Ianthé », *Œuvres complètes*, Tome II, BYRON (Lord), p. 235-236

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2388-8.p.0241](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2388-8.p.0241)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

A IANTHÉ.

Dans les climats où je viens d'errer, et où les belles ont longtemps passé pour être sans rivales; dans ces visions qui offrent au cœur des beautés qu'il regrette en soupirant de n'avoir vues qu'en songe, jamais la réalité ni l'imagination ne m'ont fait rencontrer aucun objet qui fût semblable à toi. Aussi, après t'avoir vue, je n'essayerai point de peindre ces charmes qui varient sans cesse. Combien mes expressions seraient faibles pour celui qui ne te voit pas! que diraient-elles à ceux qui peuvent te contempler?

Ah! puisses-tu être toujours ce que tu es aujourd'hui, et ne pas tromper les espérances de ton printemps! Toujours belle, tendre et pure, sois sur la terre l'image de l'amour sans ses ailes, et ingénue au delà des pensées de l'espérance! Ah! sans doute, celle dont l'affection cultive ton jeune âge, doué chaque jour de nouveaux attraits, voit en toi l'arc-en-ciel de ses années à venir, et tous ses chagrins disparaissent devant ses couleurs célestes.

Jeune péri de l'Occident, — c'est un bonheur pour moi de compter déjà le double de tes années : mes yeux peuvent te contempler sans puiser dans les tiens le poison de l'amour, et admirer sans danger tout l'éclat de tes charmes. Heureux de ne pas les voir un jour s'éclipser! mais plus heureux cent fois, lorsque

tant de jeunes cœurs seront blessés par tes regards, d'échapper au sort de ceux qui t'admireront après moi ; mais qui éprouveront les angoisses que le ciel a mêlées aux plus douces heures de l'amour !

Permits à ces yeux qui, vifs comme ceux de la gazelle, regardent avec une si noble fierté, et soudain se baissent avec une modestie touchante ; permets à ces yeux, qui nous séduisent quand ils errent çà et là, ou nous éblouissent en se fixant sur nous, permets-leur de parcourir mon ouvrage, et ne refuse pas à mes vers un sourire pour lequel mon cœur soupirerait peut-être vainement si je pouvais être pour toi autre chose qu'un ami. Daigne, chère Ianthé, m'accorder cette grâce, ne me demande pas pourquoi j'adresse mes chants à une beauté si jeune encore, mais permets-moi de joindre le plus beau des lis aux fleurs de ma couronne.

C'est ainsi que ton nom sera uni à mes vers ; et chaque fois que des yeux indulgents jetteront un regard sur les voyages d'Harold, le nom d'Ianthé, consacré ici, s'offrira le premier à lui, et sera le dernier oublié. Ah ! quand mes jours auront été comptés, si cet ancien hommage appelle tes jolis doigts sur la lyre de celui qui rendit hommage à tes ravissants appas, c'est tout ce que je puis désirer de plus doux pour ma mémoire : c'est plus que l'espérance n'ose réclamer ; mais l'amitié pouvait-elle demander moins ¹ ?

¹ L'Ianthé de ces vers était la jeune lady Charlotte Harley (depuis lady Charlotte Bacon). Elle était à peine âgée de onze ans quand cette dédicace lui fut adressée.